

LE PARADOXE DE LA RELIGION COMME SOURCE DE DIVISION,

François MOTO NDONG (IRSH, CENAREST de Libreville – Gabon)

motondong@yahoo.fr

Résumé

Par principe et par définition, la religion relie les humains à Dieu et entre eux. Rassemblés autour de la foi, ils combattent mieux les éléments naturels menaçants. Or, la religion, symbole de cette union, se désagrège paradoxalement avec le développement des facultés humaines. Cette fracture religieuse semble s'accélérer avec de la multiplication des intérêts individuels. Par conséquent, l'institution religieuse s'est transformée en un instrument au service exclusif des désirs humains égoïstes. Dans un monde où règne la mégalomanie, l'Homme ne se fixe aucune limite. Au nom de Dieu et de la religion, on déshumanise, on terrorise et on tue. Pour faire cesser le massacre ainsi engendré, plus que le droit positif, la conscience humaine profonde semble être la solution.

Mots clés : Nature, Homme, Dieu, religion, union, séparatisme

THE PARADOX OF RELIGION AS A SOURCE OF DIVISION

Abstract

By principle and definition, religion connects humans to God and to each other. United by faith, they are better able to combat threatening natural elements. Yet, paradoxically, religion, the symbol of this union, disintegrates with the development of human faculties. This religious divide seems to be accelerating with the proliferation of individual interests. Consequently, religious institutions have been transformed into instruments serving only selfish human desires. In a world ruled by megalomania, humanity sets no limits for itself. In the name of God and religion, people are dehumanized, terrorized, and killed. To stop this massacre, more than positive law, profound human conscience seems to be the solution.

Keywords : Nature, Man, God, religion, union, separatism.

Introduction

La religion se distingue aujourd'hui, par son omniprésence et son universalité, parmi les phénomènes sociaux les plus vivaces et les plus répandus dans l'environnement humain. Pour Laurence Mellerin et Jean Grand (2001, p.9.), « l'observation des sociétés humaines de toutes les époques met en lumière...l'universalité du sentiment religieux », confirmant ainsi sa présence partout sur le globe terrestre. En dehors des pratiques culturelles (laïques ou profanes) à travers lesquelles l'Homme expérimente, exprime et reproduit le logos et les attitudes acquis dans le cadre de la société, elle apparaît comme étant la plus grande institution sociale qui structure et offre un cadre dédié à l'expression de la culture humaine. Dans cette occurrence, le secteur religieux concentre l'essentiel

des rites, des rituels, des cultes de l'humanité, dont Dieu reste le principal objet, puisque « sa destination capitale est d'élever l'individu à la pensée de Dieu, de provoquer son union avec lui et de l'assurer de cette unité » (G. W. F. Hegel, 1963, p. 221.). Malgré de nombreuses divergences, notamment au sujet du cheminement religieux ou des pratiques de la religion, les communautés humaines ont en commun ce substrat culturel (la religion), symbole d'une union formelle, voire factuelle.

L'union des hommes qui affrontent, avec des armes inférieures à celles de leur adversaire, les forces incontrôlables de la nature, constitue le fondement de la première organisation religieuse. La sollicitation de la puissance divine qu'ils imaginent immanente et dissimulée derrière les manifestations de la nature est à envisager comme l'une des conséquences de l'échec des hommes à rivaliser avec ce les soubresauts naturels. Ainsi, « se voyant vulnérable, écrasé par la finitude, l'homme aspire à dominer les conséquences et manifestations de son essentielle faiblesse, telle que la solitude, la mort, et la peur qu'elles suscitent ». L. Mellerin et J. Grand, 2001, p.9.) Il fait appel à Dieu pour l'aider dans ce cadre. En effet, les phénomènes naturels observés dans la nature font réaliser aux humains la puissance de l'entité qui en est à l'origine. Ils espèrent en tirer profit.

Ainsi, le mot "religion" est un dérivé du latin "religare", qui veut dire lier, attacher. Le sens donné au concept de religion enveloppe la réalité et le contenu réel que les humains lui attribuent. La liaison et l'attachement ici déclinés empruntent deux directions : celle qui mène à Dieu et celle qui conduit à l'homme. En tant qu'il est posé comme objet de foi et donc de la religion, il va de soi que la religion doive tendre vers Dieu, puisqu'elle est précisément le lien entre l'humanité et Dieu. Et, pour autant qu'il est envisagé comme le bénéficiaire du projet religieux, il est tout aussi normal que la religion s'oriente vers l'être humain. En fin de compte, la religion apparaît comme un facteur de socialisation et d'intégration sociale, dont le leitmotiv est la fraternisation, voire la filiation de tous les humains, partageant la paternité de Dieu.

Pourtant, malgré la solidarité apparente et les discours religieux proclamant la fraternité des hommes, la réalité offerte montre une religion en proie à la division. En effet, les attitudes et les paroles entendues des fidèles, empreintes d'ethnocentrisme, ne sont pas de nature à favoriser l'entente et l'unité. Les déclarations suivantes confortent cette idée de séparatisme partagé entre religions :

La foi que Mahomet transmet à ses disciples est un tout. Reflet de la toute-puissance de Dieu, la société humaine et la communauté des croyants ne peuvent être que le champ clos de la volonté divine, d'où la difficulté d'imaginer une situation dans laquelle les musulmans pourraient être, quelque part ou un jour, minoritaires. C'est parce qu'ils ont tort devant Allah que le juif et le chrétien sont infériorisés ; c'est parce qu'il est dans la vérité absolue que le musulman ne saurait être soumis aux « infidèles » sans que Dieu paraisse lui-même offensé, sans que l'ordre juste du monde soit renversé par des forces qui, au regard de la foi, relèvent d'une autre volonté que celle d'Allah. (C. Makarian, 2011, p. 219.)

La religion s'affiche en instrument d'exclusion, en facteur de division, de séparation, d'éloignement, voire d'exploitation et de destruction de l'humain. La première dislocation de la religion surgit avec la différenciation des sociétés et des cultures humaines. Après tout, « la religion n'est bien souvent qu'un attachement culturel sans pratique. » (M. Malherbe, 2004, p.3.) Elle concentre, isole les humains dans leurs cultures d'appartenance et les encourage, voire les oblige à nier ou combattre les autres qui n'en font pas partie. Dès lors que les communautés humaines vivent dans des environnements différents, ne présentant pas les mêmes réalités, les mêmes problèmes, leurs pratiques religieuses, se réglant sur des situations factuelles vécues, diffèrent fondamentalement. D'autres désarticulations de la religion, plus conscientes, voulues et entretenues, sont, quant à elles, la conséquence du désir humain de s'affranchir de certaines restrictions collectivement établies et de la personnalisation des visées de la religion. Parmi elles, il y a les mésententes sur la ligne éditoriale, les avantages qu'elle comporte.

Comment donc comprendre et expliquer que la religion dont l'union des hommes a constitué le principe fondateur finisse désarticulée par l'action volontaire des hommes, qui ont pourtant affiché, dès le départ, une solidarité et une fraternité à toute épreuve ? Quels sont les effets de ce déboitement, somme toute, inquiétant, au regard du souhait partagé d'une communauté humaine unie ? Comment rassembler, recoller les morceaux éclatés et éparpillés d'une religion de nos jours presque entièrement consacrée au service des intérêts humains trop souvent égoïstes et exclusifs ?

L'observation de l'évolution sociale et historique de la religion permettrait d'apporter quelques réponses à ces questions. Dans cette logique, on pourrait constater que la différenciation des sociétés et des cultures, qui particularise les façons de faire et les manières de vivre, en fonction des environnements, se révèle comme une explication plausible à la dislocation de la religion. Aussi, et plus encore que la différence de cultures, l'appropriation et la personnalisation de la religion, qui vient accorder une exclusivité presque absolue aux intérêts humains égoïstes hors-religion, voire antireligieux, viennent-elles parachever la division et la séparation des hommes dans la religion, ainsi que l'éclatement de la religion elle-même.

1. L'union des hommes contre les phénomènes naturels, fondatrice de la religion

L'Homme découvre, effaré, l'environnement dans lequel il va évoluer. La projection dans ce milieu qui ne lui facilite pas la vie apparaît comme une punition qu'il doit assumer sans connaissance du chef d'accusation. En effet, dans la nature, l'être humain affronte, malgré lui, les bêtes sauvages, les manifestations violentes de la nature, telles que les tremblements de terre, les orages, les volcans, les inondations, le tonnerre, la sécheresse. Ces éléments qui découlent du fonctionnement normal de l'écosystème naturel bouleversent malheureusement l'environnement humain, menacent la sécurité de l'Homme et portent atteinte à sa vie. Les mésaventures humaines dans la nature ne se limitent malheureusement pas à ces dangers extérieurs. L'être humain se confronte à des réalités autrement plus

menaçantes, qui attaquent et détruisent directement son organisme. Parmi ces dangers, on compte la maladie et le vieillissement qui l'entraînent vers la mort. Face à l'inéluctable, la religion apparaît comme l'alternative pouvant, sinon le tirer d'affaire, au moins apaiser ses angoisses.

D'aucuns verront à l'origine de ce sentiment religieux dans l'homme une peur devant les forces de la nature et une façon de se les concilier à travers rites et sacrifices. D'autres diront que c'est l'expérience de la souffrance et du mal dans le monde, l'effort d'y donner un sens ou de s'en délivrer, qui est à l'origine des religions. D'autres encore remarqueront ce qui demeure insatisfait dans le désir de l'homme, comme s'il y avait en lui un désir d'infini que l'infini seul pouvait combler, avec la tentation de faire de cet infini un objet, une objectivation du Bien ou du Vrai, parfois aux dépens du Sujet capable de ce désir et de cette pensée. (J.-Y. Leloup, 1998, p.14.)

L'être humain fait face à une double confrontation avec la nature, de laquelle il sort perdant. La prise de conscience de sa faiblesse irréversible le pousse conséquemment à la réflexion. Réalisant la suprématie de la nature et son incapacité à lutter seul contre ses éléments destructeurs, il se rend compte de la nécessité impérieuse pour lui de trouver un allier susceptible de l'épauler. Pour lui, la puissance des phénomènes naturels qui dépassent son entendement et se situent au-dessus de son ordre de réalités est l'œuvre d'un être supérieur. Dieu, conçu comme forme et force immanente, dont le concept n'apparaît que très tard dans l'évolution de l'humanité est désigné comme source des phénomènes naturels. L'Homme, démuni, en fait le seul garant de sa sécurité et de sa survie.

À l'époque actuelle, où l'insécurité intérieure et extérieure est de plus en plus grande, il y a de toute évidence une immense soif de sécurité intérieure. Dans l'incapacité où nous sommes de trouver la sécurité à l'extérieur, nous la cherchons du côté d'une idée, de la pensée, et c'est ainsi que nous créons ce que nous appelons Dieu, concept qui devient notre gage de sécurité. (J. Krishnamurti, p.20.)

L'Homme comprend également qu'il doit être en groupe pour affronter avec plus de force la nature qui l'assaille de toutes parts. La concentration des énergies devrait lui permettre de solliciter et obtenir l'aide et le soutien de Dieu, pour tenter de vaincre la nature. Ainsi, la force obtenue grâce l'union des hommes qui n'a pas suffi pour renverser la nature, doit pouvoir aider à convaincre la puissance invisible identifiée en Dieu de les aider dans cet objectif. L'union des hommes semble s'être imposée de la sorte comme base d'édification d'un groupe d'interlocuteurs dont l'adresse s'oriente vers Dieu. L'institution religieuse découle donc de la force et de la volonté humaines de mutualiser les efforts et de rallier Dieu à la lutte contre la nature. La définition que Proudhon donne de la religion et sa conception du rapport d'implication entre lui et Dieu, résument bien cette ambition humaine de l'intégration divine dans les plans humains :

J'appelle Religion l'expression instinctive, symbolique et sommaire par laquelle une société naissante manifeste son opinion sur l'ordre universel. En d'autres termes, la Religion est l'ensemble des rapports que l'homme, au

berceau de la civilisation, imagine exister entre lui, l'Univers et Dieu, l'ordonnateur suprême. (P.-J. Proudhon, 1974, p.7.)

2. L'union des hommes en Dieu, un renfort supplémentaire pour la religion

Les humains ont créé la religion dans l'objectif de se donner une force suffisante devant leur permettre de se mesurer à la nature. Ils lui confèrent ainsi une certaine valeur et une force certaine, au regard de leurs attentes importantes et pressantes. À travers les manifestations naturelles, les hommes perçoivent les signes de l'action et de la puissance divines. Sur cette force dynamique attribuée à Dieu, ils entendent fonder l'institution religieuse en cours de création. Le cheminement ainsi engagé induit une relation triangulaire, qui établit un rapport de proximité, voire d'implication, entre l'Homme et Dieu, l'Homme et lui-même. Il s'agit là d'un alliage que les humains veulent compact et qui va constituer la base renforcée de la religion. Le christianisme peut parfaitement servir de modèle pour illustrer cette relation qui soustent la fondation de la religion. Gerd Theissen, qui refuse de parler de théorie de la religion chrétienne primitive et préfère utiliser l'expression "théologie du Nouveau Testament", pour justement étudier la religion des premiers chrétiens, écrit (2002, p.11.) :

Le concept de théologie du Nouveau Testament est utilisé dans un sens descriptif lorsqu'on entend par là l'analyse de toutes les affirmations qui figurent dans le Nouveau Testament et qui parlent de Dieu, ou du monde et de l'homme dans leur rapport à Dieu, sans que ces affirmations soient présentées comme narratives.

Au-delà de la circonscription spatiotemporelle de son étude et de la prudence affichée pour son élaboration, l'auteur se montre pleinement conscient, et c'est là l'intérêt de ses propos pour notre réflexion, des rapports entre le monde humain, notamment, et Dieu. Le recours à la croix, son principal symbole, permettrait de voir comment le modèle chrétien peut servir à démontrer et à illustrer les liens intra-humanitaires et ceux établis entre l'humanité et Dieu. En dehors du fait que la mort programmée de Jésus serait intervenue à la suite d'une crucifixion, la communauté se réclamant de lui voit en la croix le symbole parfait du lien indéfectible non seulement entre Dieu et les hommes, mais aussi entre les hommes eux-mêmes.

La peine de mort du Christ décidée par Ponce Pilate, à la place de la haute cour juive s'étant déclarée incompétente en matière de religion, devait être exécutée, comme il est de coutume dans de pareilles circonstances, sur une croix. « L'exécution se fit à la manière romaine, par crucifixion ». (U. Birstein, 1999, p.15.) Il faut également savoir que l'interprétation ou la symbolisation chrétienne de ladite croix intervient en réalité après coup, c'est-à-dire après la crucifixion de Jésus. De fait, à la période d'avant, pendant et même après le temps du christ, les pratiques juridico-culturelles chez les Romains prévoyaient la crucifixion comme mode d'exécution de la peine de mort. Par conséquent, la croix ne peut pas être envisagée comme une invention chrétienne. Il en est de même pour certaines fêtes célébrées par le christianisme.

Les chrétiens reprendront ces fêtes (la célébration par les nomades, chaque printemps, de la pâque, au cours de laquelle ils mangeaient un agneau et marquaient de son sang les piquets des tentes pour écarter les mauvais esprits, et la célébration par les paysans, à la même période, de la fête des azymes ou des pains sans levain, symbole de la nouvelle récolte qui supprimait ce qui rappelait l'ancienne), en prolongeant leur sens : on célèbre la libération définitive apportée par Jésus. (É. Charpentier, 1990, p.25.),

Même de la mort de Jésus, désormais réputée comme un sacrifice ultime par don de soi et grand symbole religieux chrétien suscite quelques interrogations, voire la suspicion. Pour Gerd Theissen (2002, p. 231-232.), « Il n'est pas vraisemblable que le Jésus historique ait voulu consciemment sa mort comme une mort sacrificielle. Les disciples ont vécu sa mise à mort comme une catastrophe. Ils n'y étaient pas préparés. C'est après coup seulement qu'ils lui ont donné une signification... ».

La description nécessaire mais succincte de la croix permettrait de comprendre sa représentativité dans la religion chrétienne, choisie comme modèle illustratif de la relation intersubjective entre les humains et Dieu dans la religion généralement considérée. La croix se compose de deux éléments principaux : une grande colonne verticale, plus longue, appelée colonne de crucifixion et une poutre horizontale, plus courte et fixée sur la partie haute, légèrement décalée du sommet de la première. Les deux colonnes reliées entre elles, forment le croisillon, qui donne sa forme à la croix. Ayant servi comme dans le cas de tous les condamnés à la même peine, la croix a été utilisée pour l'exécution du Christ. C'est la raison pour laquelle elle est présentée comme le symbole par excellence du mystère de la Pâques. Dans un article intitulé « *De l'instrument de torture au signe de foi : comment la croix est devenue le symbole du christianisme* », Juan Francisco Alonso¹ étudie l'évolution du sens et de la symbolique de la croix du monde romain au monde juif, par l'entremise du christianisme. Il y rappelle les propos de M. Johnson suivants : « Les pères de l'Église, comme Saint Augustin Martyr au II^e siècle, ont commencé à réinterpréter la croix et ont affirmé qu'elle représentait tout l'arrangement de Dieu dans le cosmos. »²

Pour les chrétiens, la colonne verticale représenterait le lien d'amour entre Dieu et les hommes. La colonne horizontale, quant à elle, serait identifiée au lien d'amour fraternel entre les hommes. Ainsi, on peut voir, à travers la symbolique de la croix dans le christianisme, l'union forgée et formée non seulement entre Dieu et l'humanité, mais aussi entre les hommes. Rapportée à la religion globalement considérée, la double relation ainsi décrite vaut également.

Dieu, étant amour, ne saurait envisager un autre lien entre les hommes que l'amour, la solidarité et l'union. D'un côté, les hommes unissent leurs forces et

¹¹ Juan Francisco Alonso est un journaliste vénézuélien, spécialiste des questions des droits l'homme, correspondant de plusieurs médias internationaux.

² Cette citation est tirée de l'article de Juan Francisco Alonso « *De l'instrument de torture au signe de foi : comment la croix est devenue le symbole du christianisme* », consulté sur le site BBC News Afrique, le 13 mai 2025.

fortifient leur foi, afin de se donner plus de chance d'accéder à Dieu. Cette union constitue la base d'édification, de consolidation et de pérennisation de la religion. De l'autre, la religion se présente comme étant ce noyau sur lequel se fixe fermement les croyants, en vue d'une recherche commune dont l'issue est le salut des âmes. Il se dégage ainsi une interdépendance, une intersubjectivité et une interconnexion entre l'humanité et la religion dont la survie de l'une et de l'autre semble dépendre. Au cœur de ces relations entre Dieu, l'humanité et la religion, trônent l'amour, la bonté et le partage. Par conséquent, si l'on ne tient compte de tous ces paramètres enchantants, dont la valeur positive semble être la seule caractéristique, on peut hâtivement conclure à l'union permanente et définitive des hommes en religion. Par ailleurs, l'on pourrait bien déchanter, en découvrant l'appétence humaine à la satisfaction à tout prix des intérêts personnels égoïstes. Plusieurs facteurs, se rapportant à l'humain vont ouvrir des failles dans l'union sacrée qui a semblé tenir les hommes dans le cercle religieux, pour un salut collectif.

3. L'égoïsme humain et le paradoxe de la division des hommes dans la religion

On peut logiquement supposer qu'à l'état sauvage, c'est-à-dire cette sorte d'état de nature dans lequel l'être humain se trouvait et où ses facultés ne s'étaient pas encore développées, les concepts de propriété et/ou d'appropriation des biens n'existaient pas. La présente réflexion se tient éloignée la querelle sur la réalité ou non de l'état de nature de l'homme. Toutefois, comme Rousseau qui l'a théorisée, elle y est considérée comme une hypothèse devant aider à la structuration d'une pensée qui veut saisir l'évolution de l'être humain en partant de l'essor balbutiant de ses différentes facultés. En l'occurrence, il est question d'imaginer, pour ainsi dire, comment le développement des facultés humaines, en partant de l'état de nature supposé, a pu conduire l'Homme à l'égoïsme et, par ricochet, au séparatisme religieux. En d'autres termes, à ce stade de son existence où l'Homme était plus proche de l'animal, il faut croire que seule la conscience, en tant que faculté de perception du monde extérieur et de saisie du monde intérieur, s'était révélée à lui. C'est exactement le sens que Hegel donne à la faculté humaine de connaître, à savoir : « La conscience, absolument parlant, est la relation du Je à un objet, soit intérieur, soit extérieur. » (G. W. F. Hegel, 1963, p. 15.)

La conscience humaine est à la fois abstraite, parce qu'elle n'est accessible que par la pensée, et concrète, parce que sa projection matérielle s'effectue aux moyens des organes de sens : le vue, l'odorat, le goûter, l'ouïe et le toucher. Cette double nature de la faculté de connaître lui permet de se déployer dans la nature et de guider l'Homme dans la conquête de sa survie, à travers la satisfaction de ses besoins. Autant dire qu'à ce stade primaire de la conscience, il n'y avait aucune intention humaine, aucun désir de privatiser l'espace et les objets présents dans la nature. Dans ces circonstances où les activités humaines se concentraient exclusivement sur la survie, à travers la satisfaction desdits besoins, autrui aurait pu être un concurrent et non un adversaire, encore moins un ennemi. « Car chaque homme en particulier ne regardant lui-même comme le seul spectateur qu'il observe, comme le seul être dans l'univers qui prenne intérêt à lui, comme seul

juge de son propre mérite. » (J.-J. Rousseau, 1755, note XV, p.79.) La primauté d'accès aux produits alimentaires qu'offrait gracieusement la nature revenait au premier arrivé. Il faut croire que le développement des facultés humaines ayant conduit à la création de la religion s'est effectué dans cette atmosphère paisible de neutralité, d'insouciance, voire d'indifférence. Une telle considération rappelle la vision angélique de l'Homme à l'état de nature de John Locke (2001, p.18.) :

Certainement, un homme, en cet état, a une liberté incontestable, par laquelle il peut disposer comme il le veut, de sa personne ou de ce qu'il possède : mais il n'a pas la liberté et le droit de se détruire lui-même, non plus que de faire tort à aucune autre personne, ou de la troubler dans ce dont elle jouit, il doit faire de sa liberté le meilleur et le plus noble usage, que sa propre conservation demande de lui.

En revanche, il semble avoir fait réaliser aux humains la nécessité presque impérieuse de se rassembler, en vue d'établir une connexion, au demeurant, intéressée avec la puissance, qualifiée de divine, qui, de toute évidence, parvient à commander à la nature. Seul le besoin de trouver des réponses immédiates et viables aux différents problèmes rencontrés dans leur environnement aurait donc guidé les humains sur le chemin de Dieu. Dans cette occurrence, la force de leur union a semblé être la seule condition de réussite et la seule modalité de fonctionnement du groupe ainsi formé.

L'insouciance, la neutralité et l'esprit de paix naturel qui semblent faire partie de la nature humaine originelle et avoir écarté toutes possibilités de conflit, vont s'effriter et se réduire à leur portion congrue avec le développement des facultés de l'Homme. Autant dire que le monde humain voit ainsi sauter le verrou qui a pu et su contenir les affres des possibles conflits entre humains. Jean-Yves Leloup (1998, p.12.) dit craindre

L'esprit sectaire, l'esprit fanatique, l'esprit d'exclusion ou de culpabilisation, de ceux qui, rongés par une angoisse bien compréhensible devant les incertitudes et les ambiguïtés de la condition humaine, affirment posséder la vérité et veulent l'imposer aux autres.

Cet auteur imagine ainsi les raisons de la tendance humaine au sectarisme, sur fond d'ethnocentrisme religieux. Le penchant sectaire de l'être humain ne viserait que la satisfaction des intérêts des individus et/ou du groupe constitué. En effet, la secte est l'expression de la force et de l'intelligence humaine qui a su prendre le contrôle d'un ou plusieurs individus, afin d'en disposer au service des intérêts partisans et exclusifs.

La force physique s'érige en arme de combat pour imposer sa volonté à autrui. Les différents degrés de la conscience (spontanée ou immédiate, réflexive ou réfléchie et morale) et les autres facultés humaines dont l'imagination, l'intuition, l'intelligence, permettent à l'Homme de réaliser son propre potentiel, en termes de force d'imposition. Elles lui permettent également de s'approprier les objets présents dans son environnement. Ne considérant que ses intérêts, chacun voit en l'autre une menace directe et un danger à éloigner. En effet, se prévalant de la légitimité absolue de ses prétentions et revendications et, surtout, assuré de

disposer de la force nécessaire pour imposer sa volonté aux autres, chacune des composantes de la société apparaît comme un détonateur potentiel et latent de conflits sociaux. Dans une telle atmosphère tendue, la nature s'est progressivement transformée en champ de bataille. Désormais, les hommes se battent pour s'appropriier et accumuler les biens. La guerre sociale est ainsi engagée. Sans foi ni loi, le conflit social se généralise. C'est la guerre de chacun contre tous et de tous contre chacun. Étant donné que la religion naît dans cette mouvance du développement des facultés humaines, elle n'échappe pas aux aléas et tumultes du moment du monde humain. Selon le potentiel d'influence ou d'impact qu'elle préfigure, elle va être mise au service des penchants et autres intérêts des hommes, avec un seul objectif en vue : faire plier les autres. Évoquant les rapports incestueux, tumultueux et souvent malsains entre les mondes politique et religieux au Gabon, qui, soit dit en passant, est loin d'être un cas isolé dans le monde, Claudine-Augée Angoué (2016, p.21.) affirme que « le politique est un homme d'État ; en s'attachant des services religieux à des fins d'exercice du pouvoir, il oblige le scientifique à en faire un indicateur de sa grille d'analyse. » L'expression « s'attacher les services religieux à des fins d'exercice du pouvoir », au cœur de cette affirmation, conforte l'idée sus-évoquée de l'usage intéressé ou plutôt détourné de la religion, qui va accélérer le processus de séparatisme religieux. Dans la même logique Michel Onfray n'a pas hésité à pointer du doigt le travestissement de la religion et la volonté clairement exprimée par l'Église catholique du contrôle des humains, sans doute en vue de leur exploitation ; il dit à ce sujet que « le Dieu de l'Église catholique a été fabriqué pour légitimer l'empire sur les âmes, donc sur les corps. » (M. Onfray, 2006, p.96.)

Le développement des facultés humaines a induit et s'est accompagné de la création de la religion, en reconnaissant l'existence d'un être supérieur, avec lequel l'Homme devait entrer en communication. « L'homme a toujours cultivé, de diverses façons, ce sentiment qu'il doit forcément exister quelque chose qui se situe au-delà du transitoire, qui transcende le flux du temps. » (J. Krishnamurti, 1997, p.17.) Celle-ci a constitué une occasion d'unification des hommes, en vue d'obtenir l'aide de la puissance divine, en faveur de la résolution de leurs problèmes existentiels. Cependant, suivant son évolution et, surtout, au fur et à mesure que l'Homme prend conscience des possibilités qu'elle peut lui offrir dans sa conquête du monde, la religion a cessé d'être le fondement de l'union des hommes, pour devenir un instrument de leur division. Certains humains, plus rusés ont su capitaliser le principal atout qu'offre la religion, à savoir la peur, voire l'effroi qu'inspire Dieu. Ils ont également réalisé l'usage bénéfique qu'ils pouvaient en faire pour parvenir à plusieurs objectifs : le contrôle et la domination de la communauté humaine, ainsi qu'une exploitation maximale à la fois des êtres humains et de l'environnement, grâce à l'instrumentalisation de Dieu et de la religion. Les humains plus fûtés surfent donc sur la peur que suscite Dieu chez les autres humains pour les dominer, les avilir, les exploiter (socialement, financièrement, sexuellement) et les manipuler à l'envi. Il y a aussi que « Dieu est détenteur de pouvoir ou, ce qui est assez semblable, de connaissance. Par nature, ce pouvoir est total et cette connaissance infinie : Dieu sait tout et peut tout. » (M.

Malherbe, 2004, p.31.) L'Homme s'accapare de ces attributs accordés à Dieu, les instrumentalise, afin de convaincre ou, plutôt, obliger la société à lui obéir. Certains groupes religieux se sont formés sur cette base. L'accaparement de la religion et la sectarisation sociale ou sociétale, bien qu'inavoués, combinent la poursuite de l'exploitation des esprits faibles et la maîtrise de tous les paramètres socioreligieux. Bien que la constitution de groupes religieux soit, de prime abord, la conséquence logique de la différenciation et de la diversité culturelles, les modalités de leur fonctionnement, les mécanismes d'exploitation ainsi que les objectifs visés restent pratiquement les mêmes : le contrôle des esprits en vue de leur manipulation et de leur exploitation.

C'est ici qu'il faut se demander si, en réalité, les hommes ont vraiment été aussi réunis dans la religion, qu'ils l'ont laissé paraître, si chacun ne s'en est pas plutôt servi pour atteindre des objectifs personnels, religieux et hors-religion. C'est une interrogation fort logique au regard de l'usage détourné, voire malicieux, que les humains font de la religion, désormais transformée en machine d'écrasement de l'humain, dont le but quasi-exclusif est désormais la satisfaction personnelle d'un nombre toujours plus croissant des désirs individuels et collectifs divers. Dans leur ambition de parvenir à leurs fins, sans trop de dégâts sociaux, au cas où il y aurait des résistances, des oppositions, voire des contreréactions violentes, les humains ont vu en la religion, un moyen doux pour accéder, en toute tranquillité, à leurs intérêts égoïstes. Leur état d'esprit est bien résumé par cette idée selon laquelle « L'homme n'étant rien d'autre que le résultat de réactions au milieu ambiant, et son unique préoccupation étant un désir égoïste d'assurer sa propre sécurité, il a contribué à créer un système fondé sur l'exploitation, la cruauté et la guerre. » (J Krishnamurti, 1997, p.13.) Ils évitent aussi, par la même occasion, les conflits et des oppositions aux accaparements illégitimes des biens communs et d'autrui, comme cela a été le cas lors de la colonisation de certains pays africains. Pierre Bourdieu (1994, p.2004.) résume bien la mission religieuse dans ce cadre :

La vérité de l'entreprise religieuse est d'avoir deux vérités : la vérité économique et la vérité religieuse, qui la dénie. Du coup, pour décrire chaque pratique, il dispose de deux mots superposés comme dans un accord musical : apostolat/marketing, fidèle/clientèle, service sacré/travail salarié.

Dans le fond et, aussi paradoxal que cela paraisse par rapport à l'idée de départ d'union sacrée entre les humains pour accéder à Dieu, les relents égoïstes des hommes observés, très développés aujourd'hui, font penser qu'ils n'ont vraiment jamais été unis dans la religion. L'impression qui se dégage est que chaque homme aurait vu dans l'avènement de la religion, une occasion quasi-inespérée pour donner plus de force à son action de sollicitation du secours divin pour la résolution de ses problèmes existentiels. Il faut croire que les humains auraient pu continuer à vivre et à évoluer dans la nature, de façon isolée, c'est-à-dire séparés et éloignés de leurs semblables, s'ils n'avaient pas été faibles, impuissants et toujours perdants face aux éléments qu'ils affrontaient dans l'environnement. Un autre argument peut être avancé pour tenter d'expliquer les déviations humaines dans le cadre religieux. En effet, la prise de conscience ou la

mise en évidence du défaut de relation de cause à effet entre les sollicitations de Dieu et le règlement des questions existentielles, et, peut-être, le constat du non-règlement des problèmes posés à Dieu, ont fini par semer le doute dans les esprits. Plus encore, les hommes semblent convaincus les hommes de ce que Dieu n'interviendrait pas dans un sens ou dans un autre dans leur vie et qu'il ne les aiderait en rien. Dès lors, les humains réalisent, par conséquent, qu'ils ne peuvent et ne doivent compter que sur eux-mêmes pour résoudre leurs problèmes, mais que la religion dont ils ont découvert le point central, à savoir la peur de Dieu, peut les y aider dans ce sens, à travers son instrumentalisation.

Il faut reconnaître à la religion la possibilité et l'opportunité de fournir aux hommes des outils et des mécanismes d'instrumentalisation et d'exploitation en douce des hommes. Dans cet esprit, toutes actions menées et toutes paroles prononcées au nom de Dieu reçoivent presque automatiquement l'adhésion des humains. Des efforts incommensurables et des travaux colossaux ont été réalisés dans le but de convaincre l'humanité de la toute-puissance de Dieu et de la nécessité absolue d'une résignation humaine face à cette réalité implacable. Le simple fait d'affirmer qu'« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » (La Bible, la Genèse, 2004, p.22.) suffit à convaincre les humains de sa suprématie sur tout ce qui existe. À la suite des religions anciennes, celles ayant toujours cours de nos jours, à l'instar du christianisme et de l'islam, les deux principales religions du monde actuel, poursuivent la promotion de la peur, voire de la terreur que, de leur point de vue, Dieu doit continuer à inspirer. Leur vision eschatologique en est l'indéniable preuve. Les promoteurs de ces religions ont bien cerné l'impact que produit la seule évocation des concepts de paradis et d'enfer, supposés être les destinations finales et définitives des hommes après la mort, selon qu'ils ont respecté ou non les préceptes religieux. L'Évangile de Mathieu, 7, 13-14 (La Bible, 2004, p.1404.) résume particulièrement bien cette théorie de la peur : « Entrez par la porte étroite. Large est la porte et spacieux le chemin qui mène à la perdition, et nombreux ceux qui s'y engagent ; combien étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la vie, et peu nombreux ceux qui la trouvent ». Le but ultime de ces manœuvres, dont le caractère dilatoire est perceptible, est de rendre aussi dociles que possible tous les humains, leur retirer, par la ruse, la force, l'intelligence, le raisonnement et ainsi annihiler toutes formes de résistances de leur part. En fin de compte, il faut se rendre à l'évidence et reconnaître que chaque homme utilise et, ce depuis toujours, Dieu et la religion à sa manière pour atteindre ses objectifs individuels, différents, voire divergents de ceux des autres hommes.

Il est une autre remarque absolument importante à faire au sujet du rapport de l'homme à la religion. En réalité et tout le monde doit pouvoir en convenir, Dieu et la religion qui sont, certes, des inventions humaines pour les problèmes humains et, bien qu'on leur ait donné des attributions spécifiques, allant dans le sens du bien et du salut des hommes, ces deux entités dont la valeur et la connotation sont neutres, ne peuvent a priori causer aucun tort à personne, tant que leur usage est correct. C'est la direction que leur impriment les humains et l'usage que ceux-ci en font qui feront qu'elles revêtent un caractère positif ou négatif, anoblissent ou détruisent, provoquent ou non la perte de l'Homme.

4. La conscience humaine profonde, seul apanage pour le règlement de la question du séparatisme religieux

Qu'il soit le fait d'un individu ou d'une assemblée d'individus, le séparatisme porte en lui les germes, les mécanismes et les effets d'une séparation volontairement assumée d'un groupe social. C'est aussi la thèse soutenue par Gérald Darmanin³ qui s'est penché sur le cas spécifique du séparatisme islamique en France. Pour lui, « L'islamisme est un cheval de Troie renfermant la bombe à fragmentation de notre société. » (G. Darmanin, 2021, p.65.) Le cadre religieux en proie à cette désintégration souvent à risque n'échappe malheureusement pas à cette réalité. Le séparatisme religieux, en l'occurrence, émerge à la suite de l'union circonstancielle des hommes, en quête d'une force suffisante pour obtenir de la puissance naturelle et/ou divine un concours dans le règlement des problèmes existentiels. Comme indiqué plus haut, le constat d'échec de l'Homme dans ses luttes contre la nature, malgré la sollicitation de Dieu et, surtout, la prise de conscience humaine du potentiel et des atouts de la religion, susceptibles de garantir les intérêts particuliers tant au niveau individuel que collectif, ont accentué et exacerbé la tendance séparatiste des humains. Par conséquent, plus les besoins et les intérêts de l'Homme, sans cesse naissants, augmentent en qualité et en quantité, plus le recours au séparatisme religieux semble s'intensifier, étant entendu que la religion paraît érigée en un moyen sûr et non-violent, pour parvenir à leur satisfaction. Pour autant qu'elle assume la présentification de Dieu parmi les humains, la religion est investie de la puissance reconnue à Dieu, considérée comme la seule capable de vaincre et convaincre les esprits de se soumettre aux recommandations et aux sollicitations. Tout ce qui vient de Dieu est indiscutable. Il faut juste s'y soumettre, y obéir. Analysant les tensions sociopolitiques engendrées notamment par la pandémie de la Covid 19 et l'effondrement des cours du pétrole dans la Méditerranée et les régions environnantes, Gilles Kepel pointe, en particulier, le rôle de la religion (l'islam) qui exacerbe les conflits déclarés et déclenche ceux latents. Cet auteur rappelle surtout l'ethnocentrique islamique, reposant sur l'idée d'un absolutisme religieux et prend exemple sur le contexte politique et religieux extrêmement tendu en Égypte en ces termes :

Le régime instauré par le maréchal Sissi après la répression sans merci des Frères musulmans dès l'été 2013 l'a vu remplacer ceux-ci, pour mailler le tissu social dans les milieux populaires et y pallier la déficience de l'État, par des mouvements salafistes politiquement inoffensifs à son endroit, mais considérant la fécondité exubérante comme un don imprescriptible d'Allah ainsi qu'un devoir religieux pour que les musulmans dominent la planète. (G. Kepel, 2021, p.171.)

Voici les certitudes qui ont pu être inscrites dans l'entendement des croyants et qui leur font tout accepter ou presque, parce que venant de Dieu.

La religion revêt une valeur neutre, c'est-à-dire qu'elle n'est ni foncièrement bonne ni fondamentalement mauvaise. C'est l'usage que l'Homme,

³ Gérald Darmanin était ministre de l'intérieur français, lorsqu'il a écrit l'ouvrage *Le séparatisme islamique, manifeste pour la laïcité* cité dans le texte.

qui l'oriente vers le bien ou vers le mal, en fait qui peut poser problème. De même, le séparatisme peut également être inoffensif, tant qu'il n'instrumentalise pas l'humain et aussi longtemps qu'il n'en fera pas un moyen au service des intérêts personnels égoïstes. Dans cette logique humaniste, sans l'encourager, le séparatisme peut être tolérable ; s'il n'est pas producteur du mal, s'il ne porte pas atteinte à l'humain, on peut l'admettre. Après tout, la différence et la diversité de cultures humaines pose déjà naturellement, par ce fait, des barrières entre les groupes sociaux. En revanche, il faut bien noter que ces cloisons ne dressent pas nécessairement lesdits groupes les uns contre les autres. Dans certains cas, ils peuvent même collaborer et sympathiser.

Malheureusement, le monde religieux n'est pas souvent aussi idyllique. Dans certains cas, il concentre le pire de l'homme, en combinant violence, terreur, effroi et horreur. La diversification et la multiplication des religions et des courants religieux actent, confirment et rendent inéluctable le séparatisme religieux. En plus de la divergence des interprétations des textes religieux, de la diversification assumée des rites, rituels, en un mot, des pratiques religieuses et du zèle affiché par certains, qui revendiquent le monopole de la foi, des préceptes religieux et de la vérité en religion, tout ceci sur fond d'ethnocentrisme souvent béat, les intérêts prétendus religieux, mais surtout hors-religion sont à l'origine de la division, de la séparation, voire de l'opposition en religion. Étant, « par nature, une affaire de conscience personnelle » (M. Malherbe, 2004, p.43.), au-delà même de l'appartenance des humains à une culture ou à un groupe ethnique qui dispose de pratiques religieuses spécifiques, la religion renvoie chacun à son libre-arbitre et le confronte à sa conscience. La conscience de l'Homme le singularise et lui ouvre un champ infini de pratiques de la religion dont certaines peuvent sortir de la ligne éditoriale habituelle, voire s'y opposer. Compte tenu de la nature humaine encline au mal et de la pression des préoccupations existentielles qu'il subit, l'Homme franchit malheureusement bien souvent et rapidement le cap de l'intolérance et de la violence. Le cœur enflé d'orgueil et de zèle, il se donne des certitudes imaginaires et s'arroge un pouvoir, dans le fond, usurpé. Dans cette escalade dont l'aboutissement doit être la domination de l'autre, l'être humain s'octroie une légitimité du monopole de Dieu et donc de la religion. Or, « Tous les livres sacrés décrivent ce qu'est Dieu, mais cette description n'est pas Dieu. Le mot Dieu n'est pas Dieu. » (J. Krishnamurti, 1997, p.47.) En d'autres termes, de Dieu, on ne sait rien. Chacun le définit à sa façon et s'en sert selon ses intérêts. C'est de cette manière que l'être humain va s'autoriser des déviances, allant de la simple mise à l'écart de ceux qui ne pensent pas comme lui ou avec qui il ne s'entend pas, à leur élimination spirituelle, voire physique, en passant par le déni de leur religiosité. Ainsi, on diabolise, on ostracise, on humilie, on tient à l'écart au nom de Dieu, on sépare au nom de Dieu, sur fond d'ethnocentrisme religieux. Et, on finit par terroriser et tuer pour Dieu ou en son nom, alors même qu'on ne sait rien de lui. De toute évidence, chacun se dit servir et, surtout, veut se servir de Dieu et de la religion pour assouvir ses intérêts.

Tout le monde se réclame de Dieu et l'Homme se déclare à l'image de Dieu. Puisqu'il identifie Dieu à l'amour et lui accorde le monopole du bien, l'être

humain qui affirme être à son image, doit revêtir les mêmes caractéristiques. Il doit être aimant et porteur de bien. Pour parvenir à cet idéal, seule la conscience peut l'aider dans ce sens. Celle-ci doit lui faire réaliser son individualité absolue face à Dieu. En d'autres termes, ayant chacun ses problèmes, différents de ceux des autres, et le règlement divin des problèmes des autres n'empêchant pas la solution des siens, l'Homme doit comprendre qu'en réalité, autrui ne peut en rien constituer un obstacle, un concurrent, encore moins un ennemi, face à Dieu. Chacun recevra de Dieu la juste part qui lui revient, en fonction du patrimoine naturel et culturel qu'il se serait constitué et surtout des actes qu'il aura posés dans la société, du moins, c'est ce que prétendent les religions. Dieu ne saurait être partial. Comme dans une cour de justice, chacun est condamné ou relaxé selon les chefs d'accusation et en fonction des résultats d'enquêtes ainsi que des verdicts. Garder ces évidences à l'esprit pourrait empêcher les humains de se diviser, de séparer, de se vouloir du mal dans le cadre religieux et au nom de Dieu. Aussi, jusqu'à preuve du contraire, aucune personne ne peut-elle apporter la preuve d'une sollicitation divine pour la défense du nom ou des intérêts de Dieu. Toutes actions dans ce sens sont sans objet, intolérables et condamnables. Le droit positif peut apporter une certaine aide dans le règlement des conflits engendrés par des considérations religieuses. Cependant, cette aide serait très limitée, au regard non seulement de la subtilité avec laquelle les humains instrumentalisent Dieu et la religion, mais aussi des dispositions sociopolitiques très favorables à la liberté des pratiques de la religion.

Conclusion

La religion peut être considéré comme le produit de la volonté humaine. En effet, les humains semblent avoir eu besoin d'unir leurs forces et rassembler leurs énergies, en vue d'établir une communication entretenue entre les forces présentes dans la nature et l'humanité. Ils entendent mettre à contribution ces forces assimilées à Dieu dans leurs nombreux et divers combats contre les éléments. Dans cette occurrence, la force du nombre leur apparaît comme une probable garantie de succès quant aux sollicitations adressées à la puissance divine.

L'union des humains va perdurer et se renforcer avec l'espoir toujours vivace, placé en Dieu, de la résolution effective de leurs problèmes existentiels. Et, leur conviction d'obtenir gain de cause vient des observations des prouesses inimaginables réalisées dans la nature par la puissance divine et de la conscience d'être unis à cet effet. Par ailleurs, la différenciation des cultures humaines qui peut apparaître dans le cadre religieux comme le premier pas vers la division des humains, à cause de la diversification des pratiques religieuses, maintient, malgré tout, les croyants qui espèrent toujours la résolution divine de leurs problèmes existentiels, dans une certaine union.

Par la suite, la prise de conscience humaine des potentialités de Dieu et de la religion, en termes d'impact sur l'Homme et l'avènement de leurs intérêts individuels et collectifs particuliers ont provoqué des failles dans l'union sacrée des humains. En effet, au lieu de servir Dieu et la religion, les humains s'en servent désormais pour leurs intérêts bien souvent égoïstes. Dans cette logique, ils

instrumentalisent ces deux entités pourtant initialement dédiées au bien, pour exploiter les plus faibles d'entre eux.

L'instrumentalisation de Dieu et de la religion, ainsi que l'exploitation de l'Homme par l'Homme franchissent un cap, lorsque certains, revendiquant le monopole de la vérité religieuse, s'approprient Dieu. Ils se proclament ses protecteurs et ses défenseurs. En vertu de ce postulat, ils légitiment toutes les actions, mêmes les plus effroyables, par le seul fait d'y associer le nom de Dieu. C'est ainsi que la diabolisation, l'humiliation, les exploitations en tous genres, le terrorisme et des horreurs sont commis. Cette situation chaotique induites par des pratiques religieuses dangereuses et intolérables est désormais ancrée dans les habitudes humaines, à tel point qu'il paraît difficilement de s'en débarrasser. Pourtant, au moins une piste de solution s'ouvre avec la conscience humaine qui pourrait permettre à l'Homme de comprendre qu'il ne sert à rien de voir en autrui un adversaire, un concurrent, encore moins un ennemi. En effet, Dieu exhause chacun selon ses requêtes et en fonction de ses actes dans la société. Mieux, il se pourrait qu'il ne se préoccupe pas des hommes et de leurs problèmes.

Indications bibliographiques

ANGOUÉ Claudine-Augée, 2016, *Les fondements religieux du pouvoir néocolonial au Gabon*, Paris, l'Harmattan.

BIRNSTEIN Uwe, 1999, « *Le mouvement de Jésus devient Église d'État* » (en collaboration avec Rudolf Linssen et Carsten Wember), in *Mémoire du christianisme*, Paris, France Loisirs, pp. 8-73.

BOURDIEU Pierre, 1994, *Raison pratique. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil.

CHARPENTIER Étienne, 1990, *Pour lire l'Ancien et le Nouveau Testament*, Paris, éditions du Cerf.

DARMANIN Gérald, 2021, *Le séparatisme islamique, manifeste pour la laïcité*, Paris, éditions de l'Observatoire.

HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, 1963, *Propédeutique philosophique*, « *encyclopédie philosophique* », Paris, éditions de minuit.

KEPEL Gilles, 2021, *Le prophète et la pandémie, Du Moyen-Orient au djihadisme d'atmosphère*, Paris, Gallimard.

KRISHNAMURTI Jiddu, 1997, *À propos de Dieu*, Paris, éditions France Loisirs.

La Bible, La Genèse, 2004, Paris, Société biblique française – Cerf.

LELOUP Jean-Yves, 1998, *Sectes, Églises et religions*, Paris, Albin Michel.

LOCKE John, 2001, *Traité du gouvernement civil*, édition revue et corrigée sur la dernière édition de Londres de 1728 par David Mazel, en 1795, Paris, l'An III de république française. (Visible sur le site internet de l'Institut des Libertés – Bibliothèque libre)

MALHERBE Michel, 2004, *Les religions de l'humanité*, Paris, Criterion.

MAKARIAN Christian, 2011, *Le choc Jésus-Mohamet*, Paris, CNRS éditions.

MATHIEU, 2004, in *La Bible*, Paris, Société biblique française – Cerf.

MELLERIN Laurence et GRAND Jean, 2001, *L'homme et le divin*, Franche-Comté, Desclée de Brouwer.

ONFRAY Michel, 2006, *Le christianisme hédoniste*, Paris, Grasset et Fasquelle.

PROUDHON Pierre-Joseph, 1974, « *De la création de l'ordre dans l'humanité* », in *Justice et liberté*, Paris, PUF.

ROUSSEAU Jean-Jacques, 1755, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, la Pléiade.

THEISSEN Gerd, 2002, *La religion des premiers chrétiens*, Paris, éditions du Cerf.

Webographie

BBC <https://www.bbc.com>